À Mathilde

Bibi débarrassa la planche vermoulue de ses clous rouillés.

– Après celle-là, y’en a plus, Patron !

Le père Noé grignota un dernier morceau de lard avant d’en enduire la lame de scie. La couenne atterrit au centre d’une volée de pigeons.

– Faut en trouver ailleurs, mon Bibi. Sont trop pourries pour tenir l’hiver.

D’un coup de brodequin, il fit éclater le morceau de bois qui se répandit en poussières jaunâtres. Les pigeons affolés abandonnèrent la manne tombée du ciel et se réfugièrent au creux d’un vieux chêne qui poussait par là.

– Des bonnes, je sais où y’en a et assez pour construire au moins dix cabanes.

Bibi pointa ses doigts crasseux par-delà le potager, en direction de la vieille tour adossée aux bâtiments de l’évêché.

– Pourquoi tu ne me l’as pas dit avant ?

– C’est de l’autre côté, on n’a pas le droit et si les bonnes sœurs me chopent...

– On n’est pas obligés de leur dire. Prends la charrette et ramène tout ce que tu peux !

– Y me faut le démonte-pneu, vu qu’elles sont un peu coincées. Et le gros marteau aussi...

Le père Noé expédia les outils dans la charrette. La gent ailée quitta définitivement le parc du couvent des carmélites. Il s'épongea le front du revers de la main et se passa les doigts dans son nid de cigogne. C'est ainsi que sœur Élisabeth qualifiait l'abondante tignasse qui poussait librement depuis son premier jour d'internement à l'hôpital psychiatrique, voilà près de vingt ans. Une parenthèse enchantée... alors qu'ici, à la maison de retraite, faut se battre dès le matin pour avoir du café sans chicorée jusqu'au soir où se mettre au plumard à poil au lieu d'enfiler leurs pyjamas de taulard !

Il redressa les épaules et secoua la tête. Bibi trotta dans l'allée du potager, tirant la charrette de ses bras trop courts. Pétillante figure du nain de jardin avec bonnet à frange, bermuda échancré et cheveux de paille en jachère. Dès son arrivée à la maison de retraite, en deux œillades, ils s'étaient entendus. Complices, confidents et presque frères. Demi-homme à tout faire, il séjournait dans une annexe du carmel, rendant de petits services à la communauté, au gré des besoins ou caprices des pensionnaires.

— Viens ici, toi. Pas vrai qu'on était mieux avant ?

Isidore fourra son museau au creux de son oreille. Le père Noé ferma les yeux, sa respiration s'apaisa quand le souffle léger sortant des narines de la bête ronronna avec bienveillance.

— Tu t'ennuies sans les autres, pas vrai ? Si le Bibi nous trouve ce qu'il faut, j'aurai de quoi terminer le refuge et lundi prochain, on rapatrie la colonie. Moi aussi, ils me manquent, tu sais.

Isidore est le premier de la lignée. Depuis 60 ans, hors la sinistre parenthèse d'une adolescence tardive, ils ne se sont jamais quittés. Les souvenirs les plus lointains restent associés à la douceur et au parfum, aux sensations de béatitude dès qu'il enfouissait son visage dans sa toison.

Isidore est un ours. Durant une quinzaine d'années, il a d'abord été un ours en peluche. Pareil aux autres nounours, sages et obéissants, muets et impassibles quand on leur flanque des coups ou qu'on les remise dans le noir au fond d'un tiroir.

Le miracle s'est accompli peu après ses 20 ans, recalé une fois encore au rattrapage du baccalauréat.

Soir d'orage, retour au bercail pour annoncer la nouvelle.

Maison déserte, réfrigérateur débranché et toilettes bouchées.

Trois invitations qui résonnent comme un appel au vide.

En finir avec un avenir aussi dégarni que le garde-manger, aussi insipide que la famille qui n'attend plus rien de lui et surtout se débarrasser de la crainte des lendemains aussi bouchés que...

Bref, mettre fin au séjour terrestre.

Radicalité et commodité : sauter du grenier et atterrir sur les carrelages d'en bas. D'abord, avaler les fonds de tiroir dans la boîte à pharmacie, retirer la chemise noire à pois roses aussi grossière que la prof d'anglais qui lui a collé un 2 et choisir un polo propre et parfaitement blanc.

Disparaître avec élégance.

Le cocktail de cachets et comprimés commence à agir. Il vomit goulûment dans l'armoire à linge, s'essuie la bouche avec une chemise à fleurs et se cogne le crâne sur le bord d'un tiroir. Un filet de sang s'infiltré dans la bouche. Il s'évanouit quelques secondes, quelques minutes, peut-être une heure. Lorsqu'il reprend connaissance, Isidore est là, caché sous la chemise à fleurs, maculé de vomissures.

— Dis donc, ça fait 10 ans que j't'attends.

Image floue, long tunnel tourbillonnant et tout au bout une auréole de lumière.

Ses lèvres fendues le taquinent.

Insupportable odeur aigre mêlée à la naphtaline.

Vomissure à nouveau, cette fois-ci une écume amère et blanchâtre.

— Ça va pas fort... Tu te souviens de moi ?

Le tableau s'éclaircit. Dans le halo de lumière, il reconnaît l'ours en peluche abandonné au fond de l'armoire, il y a combien d'années, huit, peut-être dix ?

— T'as besoin d'un coup de main, fiston !

La vision se dévoile. Sur la chemise couverte de reliefs de pizzas, les fleurs se mettent à papillonner. D'un coup de patte, Isidore chasse un filet d'anchois qui s'est glissé dans l'oreille.

— Je crois qu'il est temps de faire un peu de ménage dans le ciboulot, mon garçon !

Ce soir-là, Isidore lui révèle qu'il est son ange gardien, incarné ou plus précisément empaillé dans un ours en peluche et que dorénavant il sera toujours à ses côtés. Huit ans plus tard, le réchappé est ordonné prêtre, exerce une dizaine d'années en tant qu'aumônier dans une école confessionnelle. Du jour où il confesse au frère directeur qu'il entretient une étroite relation avec un ours en peluche lui ayant révélé sa véritable vocation, il est mis en disponibilité au sein d'une communauté de franciscains. Sitôt débarqué, il prie ses coreligionnaires de l'appeler dorénavant « père Noé », leur déclare qu'il cesse de s'intéresser au genre humain pour se consacrer à la sauvegarde des ours en peluche abandonnés. La communauté, habituée à la fréquentation de marginaux et autres exclus dissidents, s'accommode plusieurs mois de l'originalité du personnage. Le jour de ses 45 ans, Isidore lui suggère de révoquer le père supérieur afin de prendre la direction du monastère, dont la sainte mission sera d'abriter une « Nourserie ». La semaine suivante, il est admis à l'hôpital psychiatrique le plus proche où il séjourne paisiblement au milieu de ses nouveaux condisciples, tous acquis à sa profession de foi. La psychiatre le reçoit régulièrement en confession et en fait un cas d'étude : le père Noé devient la curiosité apaisante de l'établissement de soins.

Vingt ans... vingt printemps de bonheur, vingt étés de quiétude et vingt automnes de méditation. Vingt hivers chaleureux consacrés à sa ménagerie. Plus de 700 pensionnaires, des ours bruns, des polaires, des grizzlis, des ours à collier et même une exceptionnelle

colonie de pandas, dont le mâle dominant mesure près de deux mètres.

La psychiatre l'avait à la bonne et débusqua très vite qu'en fait de folie furieuse, il n'était qu'un innocent marginal.

– Votre place n'est pas ici, qu'elle me répétait au bout de quinze jours. Le mieux serait de retourner à la vie du dehors...

– Du dehors ? Comment voulez-vous que je consacre mon sacerdoce à la sauvegarde de mon troupeau ? Si je le faisais hors de ces murs, on me prendrait pour un fou. Alors qu'ici, je me sens libre de poursuivre ma mission. Vos pilules et vos médicaments, je les prenais au début, pour ne pas avoir d'ennuis. Mais quand j'ai senti que ça m'abrutissait, j'ai appris à faire semblant. Je les prescris aux grizzlis quand ils me font une crise de nerfs. Ça les calme. Je veux rester ici pour exercer mon ministère. Pour la première fois de ma vie, je me sens vraiment à ma place.

– Tant mieux, mais on ne pourra pas vous garder longtemps ! L'hôpital n'est pas un lieu de vie. Et avec les médicaments aujourd'hui, on fait des miracles...

Le miracle, c'est quand, vingt ans plus tard, l'administration retrouve sa trace et lui communique son dossier de retraite. Malgré les courriers d'excommunication adressés aux autorités compétentes, il est contraint à quitter l'hôpital. Pris en charge par les services sociaux de l'évêché, on le transfère dans une maison de retraite en compagnie de quelques prêtres impotents pour les uns ou aux mœurs infréquentables pour les autres. Après d'âpres négociations avec la mère supérieure, il obtient l'autorisation de rapatrier une partie des ours abandonnés dans le parc de l'hôpital psychiatrique. Charge à lui de les stocker au fond du potager, le long du muret où sommeille le compost du carmel.

— Alors, ça avance Père Noé ? Aurez-vous achevé votre ouvrage à temps ? La météo annonce des pluies diluviennes pour les jours à venir. *Fugit irreparabile tempu* !¹

— *Labor omnia vincit improbus*². Comment ça va, Père Guido ?

— Qui va piano, va sano.

Le père Guido écarta le tas de clous rouillés du bout de sa canne et poursuivit son chemin de croix en direction du muret. Soufflant comme un phacochère, il s'agenouilla au pied du compost d'où il exhuma une bouteille.

— En voilà une que je n'emmènerai pas au paradis. Aidez-moi à me relever, mon garçon.

Il s'assit sur une souche d'arbre, avala une lampée et fronça de toutes ses rides. Du revers de la manche de la soutane, il épongea les poils hirsutes de sa barbe. Les miettes du déjeuner s'éparpillèrent en un rayon de soleil.

— Une lichette ?

Le père Noé hocha la tête et remisa Isidore dans la poche du tablier.

— Notre Seigneur ne vous a-t-il pas enseigné que le vin réjouit le cœur de l'homme ?

— Le cœur sans doute, mais pas l'estomac. Pensez-vous qu'en l'enterrant sous le compost, vous allez améliorer la vinasse du cellier ?

— Certes non. Une gorgée chaque matin et c'est un jour de moins au purgatoire. Passez-moi le tournevis.

Avec minutie, il traça une nouvelle entaille sur la bouteille maculée.

— Je soupçonne notre petit nain de me la siphonner.

— J'en doute. Bibi n'a en rien le culte du sacrifice.

Le père Guido était le doyen des pensionnaires. Chaque matin, il trottinait hardiment de sa cellule au compost, parcourant les

1 Le temps fuit sans retour.

2 Un travail acharné vient à bout de tout.

300 mètres en moins de dix minutes. Bibi lui avait raconté qu'à 79 ans, lorsque sa dévouée gouvernante mourut, il sombra dans l'alcool et la dépression. Une longue cure de désintoxication parvint à résoudre partiellement la fréquentation de l'alcool, quant à la dépression...

– Bibi m'a dit que votre père était enterré en Italie. Eh bien moi, par exemple...

Hormis ses histoires de paradis, d'enfer ou de purgatoire, les sujets de discussion avec le père Guido tournaient immanquablement autour de sa sépulture. Le lendemain de son arrivée, il lui dévoila la stèle qu'il avait gravée dans une pierre de Jaumont : « EX NIHILO, NIHIL »³.

– ... J'aimerais reposer dans le petit village où je suis né, comme votre papa. Quelques mesures austères accrochées à un énorme rocher tout en bas de la botte. J'y suis allé une fois avec Marthe, notre gouvernante à la cure. Vous êtes né en Italie, vous aussi ?

– Je suis né tout près d'ici. Je n'ai pas trop connu mon père, il est parti enterrer sa mère dans les Dolomites, j'avais 4 ans. Il n'est jamais revenu. L'émotion sans doute. On l'a enterré auprès de sa maman. Quant à la mienne, elle s'est remariée avec un voisin polonais. À l'époque, ça se faisait dans la cité. Mon père, j'en sais peu de chose, pas même une photo, juste un pauvre...

Du fond de la poche, il perçut un soubresaut. Isidore lui signifiait qu'il serait plus sage de ne pas évoquer que lui aussi était un souvenir de cet aïeul transalpin.

– Ils ne voudront jamais m'enterrer là-bas, marmonna le vieillard en remisant la bouteille au coin du compost.

– Chacun de nous confie son enveloppe à la terre, qu'importe sa couleur, son odeur ou sa consistance.

– Vous avez tort, mon Frère. Je suis fait de cette terre et j'aurais aimé m'y reposer. Regardez !

3 Nul ne peut venir de rien.

Le père Guido plongea sa main dans la poche de sa soutane et en sortit une poignée vibrante de sable ocre.

— Un lointain neveu de mon village me l’a envoyé. Cette terre que j’ai foulée enfant, c’est devenu mon chapelet. Je l’égrène à longueur de journée. À force de la manipuler, la voilà aussi fluide et douce que le sable. Comme le temps, elle me file entre les doigts. Quand je serai enterré, je porterai la soutane et avec elle, du fond de la poche, je me dissiperai dans la terre où je suis né. *Memento quia pulvis es* !⁴

Du long bâtiment qui leur servait de dortoir leur parvint la voix criarde de sœur Élizabeth.

— Père Guido, c’est l’heure des cachets.

— Avec Marthe, c’était la même chose, chaque matin... Tes cachets ! Elle avait une voix si douce qu’avant de les avaler, je les suçais comme un roudoudou... Avec sœur Élizabeth, c’est comme si elle me demandait d’avalier des crapauds ! À tout à l’heure et tâchez d’avoir fini avant la pluie !

D’un revers de canne, il débarrassa le bout de ses souliers d’une croûte de fumier et chemina d’un pas paisible jusqu’à l’allée bordée de buis.

Le père Noé caressa Isidore au fond de sa poche.

— Merci. Le silence nous protège de la folie. À ce propos, pourquoi depuis hier ne veux-tu plus...

Les craquements de la charrette sur les tessons de tuiles annoncèrent le retour de Bibi.

— En v’là une dizaine. De quoi finir le petit cagibi. Bon, j’y retourne. Pour les autres planches, il y a du boulot pour les sortir. Parait qu’il va pleuvoir, ça serait dommage qu’on n’ait pas fini.

Il déchargea sa cargaison, retira les épines qui s’étaient glissées dans la paume des mains et décampa en direction de la vieille tour.

— Bibi, où est-ce que tu as trouvé ces belles planches ?

4 Souviens-toi que tu es poussière.

La charrette couvrit sa voix et le nain disparut derrière les pieds de tomates.

Des planches de chêne bien larges, un peu courtes pour le toit du cabanon. Il en caressa la face luisante, une patine d'un brun profond.

— On dirait de la cire. Du plancher, il a démonté un plancher. Bibi, mon gaillard, où les as-tu trouvées ?

L'autre face était aussi claire qu'un papier à peine jauni. Et à y regarder de plus près...

---o---

Je m'appelle Fabio Benevieni, fils d'Antonio Benevieni, chirurgien à la cour des Médicis. L'illustre poète Girolamo Benevieni est mon oncle et je salue son œuvre prestigieuse du fond de mon cachot. Je ne sais combien de temps encore je vais lanterner au secret de cette tour. J'attends mon procès sans espérance. Le frère Sébastien en plus du lait et du pain sec de ce jour vient de m'instruire que le tribunal du Saint-Office de l'Inquisition a dépêché Miguel de Santos lui-même. Chevillé sur la sellette, j'aspire à confronter nos humeurs afin qu'éclate la vérité.

Ne disposant d'autre support que le bois du plancher de ma cellule, j'y dépose mes confessions à qui les lira. Qui que tu sois, où que tu sois, ouvre les portes de ton cœur !

Jamais je n'aurais pensé que les pigments dérobés dans l'atelier du maître flamand me serviraient à rédiger ce testament aux apparences apocryphes. Mélangés au lait tiède de ma pitance, j'espère qu'ils fixeront les visions de ma vie tumultueuse par-delà les tourments de ce siècle. Mais auparavant, apprenez les circonstances qui m'ont conduit à ce triste sort et s'il faut commencer par quelque propos inavouable, venons-en à ma douzième année de cet après-midi d'avril 1492 en la généreuse cité de Milan.

— Qu'est-ce que tu fous là ?

J'aimerais répondre, mais ma bouche reste close. L'ange s'exprime d'une voix rauque et discourtoise détonnant avec son visage de miel.

— À quoi tu jouais avec la petite traînée ? C'est le maître qui t'a fait venir ? Tu n'as pas l'air d'un modèle digne de lui. Trop épais, trop court, des cheveux noirs bien trop gras et des yeux minuscules cachés au fond du trou. Tu as fouillé le Codex. Que cherches-tu et pour qui travailles-tu ? Le cardinal, le tribunal du Saint-Office ?

Pendant que le chérubin détache ses ailes lacées par un ruban doré, je reprends mon souffle et repose pied sur terre. La vision de l'ange cède la place à celle d'un garçon aux allures de fille.

— Je suis Fabio Benevieni, le fils du chirurgien venu rencontrer le duc. Tout est de la faute de cette fille. C'est elle qui m'a traîné ici. Je jure ne rien avoir dérobé. Livana est une envoyée du diable, elle a tout entrepris pour me faire succomber à ses tentations.

Il laisse glisser sa tunique au sol. Nul doute que c'est bien un garçon et non un ange comme il me l'était apparu. Son sexe est gonflé comme le manche d'un poignard et me coupe le souffle lorsqu'il me le plante au plus profond de l'au-delà.

---o---

Et à y regarder de plus près...

Le père Noé examina la planche, la triturant dans tous les sens.

— Qu'est-ce que t'en penses, Isidore ? C'est comme une bouteille à la mer !

L'enchaînement des signes manuscrits avait l'apparence évidente d'une page d'écriture, caractères mystérieux, voyelles ou consonnes déformées. Calligraphie soignée bien que manquant de finesse, peut-être exécutée à l'aide d'un pinceau. Celui qui avait laissé ces inscriptions avait pris soin de passer une sous-couche laiteuse, sans doute un enduit à la chaux comme il était d'usage dans les temps anciens.

Chacune des planches était pareillement traitée et striée de la même écriture.

Il choisit celle qui lui sembla la plus dense et pressa le pas en direction de la maison de retraite. Du fond de la poche lui parvinrent les jérémiades d'Isidore. Il y glissa sa main pour museler sa gueule et ressentit une légère morsure en guise d'ultimatum.

– Dis donc, qui c'est qui commande ici ?

Le père Guido venait juste d'accéder à la terrasse. Adossé à la barrière métallique, il peinait à reprendre son souffle.

Une sœur à ses côtés, fauteuil roulant et verre de lait.

– Dites-lui, Père Noé que ce n'est pas raisonnable à son âge de galoper comme un jeunot ! Avec son asthme, il peut à peine respirer. Un jour, on va le retrouver couché au milieu d'un bosquet dans l'allée du parc et là, ce sera trop tard.

– Mourir dans un bosquet de roses ou de rhododendrons, c'est tout de même mieux que de finir lapidé ou sur la croix, non ?

– Au lieu de dire des bêtises, donnez-moi votre canne et asseyez-vous dans le fauteuil. Voilà l'infirmière pour votre piqûre. Oh, mon Dieu, ils nous ont encore envoyé la remplaçante !

Elle avait balbutié « remplaçante » avec un vibrato dans la voix. La tête côté jardin, elle exécuta un triple signe de croix avant de s'évaporer côté cour, en psalmodiant l'*Ave Maria*.

La nouvelle infirmière semblait sortir d'un défilé de mode. Plantée dans une jupe trop courte, ses fines gambettes chaloupaient sous une veste fluo.

– Vous voulez qu'on aille à l'intérieur ou on reste ici ? Je vais d'abord vous prendre la tension.

Quand le vieil homme eut fini de relever sa manche, le père Noé lui glissa la planche entre les mains. De ses doigts noueux, il retira ses lunettes pour en essuyer la buée.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Je compte sur vous pour le déchiffrer. Vous connaissez le sanscrit et le grec ancien. En tout cas, c'est pas de l'hébreu.

– Allez donc chercher la loupe dans ma chambre. Elle doit être sur le journal.

Le père Noé surprit plusieurs des pensionnaires accoudés à la fenêtre du grand salon. De dos, la jupe de l’infirmière était spectaculairement courte, surtout lorsqu’elle se pencha pour retirer la brassière. Jaillissant de ses longues jambes, il ne distingua que la veste fluo imprimée d’un large bandeau sur lequel figurait la marque **RIORIM** en caractères gras.

Lorsqu’il revint sur la terrasse, l’infirmière passait un coton là où elle avait piqué. Le père Guido avait la mine grimaçante du supplicié.

– Vous êtes sûre que ça n’existe pas en suppositoire ?

L’infirmière haussa les épaules, rangea son matériel et prit la direction de la résidence pour le soin aux autres pensionnaires. Aussitôt, les silhouettes s’éclipsèrent de chacune des fenêtres.

– Voilà la loupe, un crayon et votre bloc-notes.

– Où avez-vous trouvé cette planche ?

Le père Noé lui expliqua qu’il y en avait plus d’une dizaine, chacune recouverte de cette même écriture, qu’elles devaient provenir de la vieille tour et que c’était Bibi qui les avait trouvées.

– Ça n’a pas de sens. Peut-être un dialecte ancien ou le charabia d’un simple d’esprit. En tout cas, dans une langue qui m’est totalement étrangère. Allez me chercher d’autres planches, peut-être y aura-t-il un indice. Et ramenez-moi aussi la bouteille, je crois que l’exercice va demander plus de vitamines que celles croupissant dans ce verre de lait.

Là où il y avait auparavant quelques planches, Bibi avait déchargé un tas de bois de toutes dimensions, même plancher, mêmes pages d’écriture. Le père Noé en choisit quatre parmi les plus grandes et retourna à la terrasse, la bouteille dissimulée sous le tablier. Le père Guido vida le verre de lait au pied d’un rosier.

– Allez-y, Père Noé et pas jusqu’en haut ! Pas jusqu’en bas non plus... mais en quantité raisonnable tout de même !

Il parcourut chacune des planches à la recherche d'un signe, d'un indice. Parfois, il pointait une ligne du bout du doigt, puis hochait la tête avec contrariété. À chaque fois, une rasade lui redonnait la soif de poursuivre les recherches. À la dixième gorgée, l'infirmière sortit de la pension. Aussitôt, le verre de vin disparut sous la table. En refermant la baie vitrée, elle rectifia une mèche rebelle, se retourna et les salua d'un sourire séducteur. Sa silhouette se dessina dans le reflet de la vitre. Un reste de soleil éclaira ses jambes nues, puis fit éclater le blouson fluo : la marque inscrite dans son dos s'illumina comme une évidence : MIROIR.

— Ne cherchez plus, Père Guido ! J'ai trouvé.

---o---

Confessant ce revers ayant affecté l'innocence de mes jeunes années, voici qu'affluent les souvenirs de ce séjour à Milan. Et particulièrement le dîner offert en notre honneur à la table du duc. Assis face à mon père, maître Léonard, surpassant toute la tablée d'une tête. Sourire énigmatique et malice en son regard, décrivant avec force détails une machinerie diabolique capable d'emporter un guerrier vers les cieux. Une arme de guerre redoutable à qui en aurait la préemption.

Tout à l'heure dans l'atelier, lorsqu'il a surpris son jeune apprenti me pénétrant l'au-delà de sa dague, il n'a manifesté nulle humeur. Poursuivant son chemin jusqu'au chevalet, il a retiré son pourpoint avant de commander avec une délicatesse coutumière :

— Salai, quand tu en auras fini avec tes diableries, tu solliciteras ce jouvenceau pour renouer tes ailes et tu prendras la pose. J'aimerais en finir avec cette bouche qui ne me trouble point encore assez.

Salai a remis sa dague au fourreau et enfilé la fine gaze faisant office de chemise. La protubérance jaillissant d'entre ses jambes s'est

résorbée jusqu'à disparition et le corps lisse d'un ange pur et souriant est venu s'accouder à la colonne de marbre.

Je siège à la table des enfants, entre la desserte où sont entreposés les plats et la vaste cheminée où sommeille la braise. Face à moi, Livana ressemble à ce portrait entrevu au palais des Médicis. Celui d'une jeune fille à la chevelure enrubannée de perles, des mèches rousses lui ruisselant comme une cascade et d'où jaillit une plume d'aigrette.

Je ne lui ai pas révélé ce dont le garçon m'a affligé. À son regard narquois, je soupçonne qu'elle en a deviné l'épilogue. J'ai du mal à cacher les pensées inavouables qui m'assaillent. À la fois honte et désir, serpent venimeux à deux têtes qui me dévore et me paralyse. En guettant l'innocence de ses yeux noirs, je meurs d'envie de pénétrer la fente qu'elle m'a laissée entrevoir ce tantôt. Et chaque fois qu'elle cille avec innocence, c'est comme si elle me verrouillait au plus profond de son au-delà.

Tout à l'heure, quand Salāi m'a embroché, je n'ai éprouvé nulle souffrance. Je dois même confesser que l'agrément allait me gagner avant que le maître ne nous surprenne. Nul déplaisir dans mon corps et c'est ce qui me tourmente, car là où siègent mes pensées, la douleur est chagrine et acide. Je me sens comme une plaie purulente, pareille à celles que soigne mon père lorsqu'il reçoit les marchands revenus d'Orient.

Livana et moi sommes les aînés. Les plus jeunes de la tablée frétilent d'ennui à l'attente des plats sucrés. Aussi, après en avoir demandé l'autorisation à la duchesse, le précepteur nous propose-t-il une partie de cachette.

— Je vous accorde un Pater et un Credo avant de commencer la chasse. Uniquement de ce côté du château et que personne ne s'avise d'en déranger le mobilier. Et maintenant, retirez vos chausses et quittez la table sur la pointe des pieds. *Pater noster, qui es in caelis...*

Alors que gloussent les petits, gagnés par l'appétit du divertissement, Livana me prend la main et m'entraîne de l'autre côté de la pièce. Nous nous glissons derrière une vaste tapisserie et d'un coup d'épaule, elle libère un étroit passage camouflé entre les boiseries.

— Hors le duc, personne jamais ne nous débusquera. Le mois dernier, je l'ai vu disparaître derrière la tenture avec une soubrette. J'ai promptement découvert le passage. Quand on ne croit ni au magicien ni à l'escamoteur, on soulève la robe, la nappe ou le tissu et la vérité apparaît. Et toi Fabio, crois-tu en la magie ?

— Mon père m'a inculqué le doute et professe que la vérité réside d'abord dans l'observation, ensuite dans l'expérimentation.

— Ton père est un homme sage.

— Je m'évertue à l'être à son image !

— Alors, laissons aux plus petits les plaisirs de la chasse et partageons ceux de la connaissance, puisque tel est l'enseignement de ton père.

Le réduit derrière lequel elle m'entraîne ne permet pas de grands mouvements. Un rai de lumière rouge s'infiltré par un œil de bœuf pas plus large qu'une main. De la pâte de verre bien épaisse et aussi lumineuse que celle soufflée dans les ateliers de Venise. Le sol est recouvert d'une peau de bête où se noient nos pieds nus.

— Tout à l'heure, avant l'arrivée du petit diable, nous en étions à ce délicat passage où il ne tenait qu'à toi d'accéder à l'au-delà. Te sens-tu inspiré à poursuivre l'aventure ?

Quand me revient le souvenir de cet instant précédant le saut dans le vide, j'imagine toutes les tentures camouflant un passage secret, je devine ma main tremblante soulevant sa robe à la recherche du fruit interdit.

À l'heure où je rédige ce testament, j'ai beau tourner et retourner chacun des recoins de ma cellule, nul passage secret, nulle autre échappatoire que ces lames de bois. C'est par l'observation et l'expérimentation que m'est venue l'idée de léguer à qui le lira mon arbre de vie. Seul un esprit curieux, suffisamment aiguë à l'art subtil de